

Michel Forget

Avec la collaboration de Marie Desmarteau

Préface de Dominique Michel

DÉLINQUANT
UN JOUR,
artiste toujours !

ÉDITIONS
LASEMAINE

CHAPITRE 1

Famille et enfance

Je suis né et j'ai été baptisé Pierre-Michel Houle. J'oublie le Pierre, j'abandonne le Houle, j'adopte Forget. Pourquoi? Ma mère m'a porté, m'a nourri et m'a amené là où je suis. En ton honneur, je porte ton nom. C'était d'ailleurs l'un de ses vœux.

Treize ans avant ma naissance, ma grand-mère avait perdu son mari Pierre-Paul Forget, qui était comptable chez Goodwinn (appelé Eaton par la suite), durant la crise de 1929. Pour subvenir aux besoins de ses deux filles – Marie-Marthe, ma mère, et Jeannine, ma tante –, ma grand-mère Flore Miron-Forget tenait un restaurant rue Saint-Hubert, au coin de Rachel. Ma grand-mère Flore, qu'on surnommait affectueusement « Mamou », avait acheté ce fonds de commerce grâce à un héritage. Le restaurant était situé tout près de chez madame Jean-Louis Audet, qui a formé plusieurs vedettes québécoises de la scène et du cinéma à son studio renommé du Plateau-Mont-Royal. Ces acteurs venaient donc manger au restaurant de ma grand-mère, ce qui fait que ma mère a connu François Bertrand, une des plus belles

voix de Radio-Canada à l'époque, celui qui nous disait tous les soirs : « *Les belles histoires des pays d'en haut*, un radio-roman de Claude-Henri Grignon ». On raconte qu'il mettait sa tête dans un piano à queue ouvert pour donner l'effet spécial d'écho.

Ma mère a fréquenté François Bertrand, mais elle n'a pas choisi le bon gars : elle s'est plutôt mariée avec Maurice Houle, le deuxième fils du docteur Joseph-Firmin Houle, médecin anesthésiste en chef de l'Hôpital Notre-Dame de Montréal. Le haut fait d'armes de mon père est d'être entré dans la Gendarmerie royale du Canada, la « police montée » disait-on à l'époque, pour laquelle il s'est envolé à Regina, dans l'Ouest canadien. J'ai une photo de lui en uniforme, avec son beau grand chapeau. Apparemment, il s'est marié avec ma mère, sans demander la permission à son commandant ou à sa hiérarchie, ce qui lui a valu de se faire montrer la porte. Dans ce temps-là, il était en effet défendu de se marier si on était dans la GRC. Ça prenait une permission spéciale du « chef » !

Né le vendredi 27 février 1942, je suis fier de dire que je suis un « enfant de la guerre ». Ça a quelque chose de beau, dans un curriculum vitæ, d'indiquer « enfant de la guerre ». J'ai probablement été conçu au moment où mes parents s'aimaient le plus. Un « enfant de l'amour » aussi, donc. Selon mon livre de naissance, dûment rempli par ma mère, je suis né à 22 h 45, bien que j'aie toujours aimé me lever tôt ; j'ai toujours été plus actif le matin.

Les quatre frères Houle sont déjà mariés, mais je suis le premier petit-enfant Houle. Ce qui fait la joie des grands-parents... et suscite la convoitise des autres frères.

Avant cinq ans, je ne me souviens pas de grand-chose, sauf qu'on m'a dit que j'étais un beau bébé. Ma mère m'a raconté qu'elle a eu du mal avec mes bouteilles de lait au début. J'avais beau téter, je me lamentais, j'étais de mauvaise humeur et affamé. Jusqu'au jour où notre médecin de famille, le bon docteur Guilbeault (le père de l'excellente comédienne Luce Guilbeault), après m'avoir examiné sans trouver le problème, regarde ma mère et lui dit, d'une bonne voix paternelle: « Mais Marie-Marthe, il faut percer les sucres des bouteilles pour que le lait puisse s'écouler! » Psychologiquement, je pourrais alléguer que j'ai été perturbé et frustré dès mon jeune âge parce que mes sucres n'étaient pas percées.

À cette époque, on habitait rue Bordeaux, à Montréal, entre Beaubien et Saint-Zotique. Je me souviens vaguement de jouer dehors et de faire pipi dans mon habit de neige. Je me souviens aussi de notre cuisine. Un de mes (mauvais) coups d'éclat: pendant que mes parents dormaient, je suis allé ouvrir les armoires de la cuisine pour répandre partout sur le plancher l'Old Dutch, la farine que ma mère et ma grand-mère appelaient de la « fleur ». J'ai fait des tas à travers lesquels je jouais avec mes petits camions. Je ne sais pas si je me suis fait chicaner.

Selon ma sœur, un matin, je me suis levé vers quatre ou cinq heures et j'ai allumé notre poêle à gaz... mais sans le feu! Juste le gaz, sans me servir du pilote. J'avais pris une poêle à frire et j'avais mis des patates dedans. Apparemment, j'essayais de faire des patates frites. L'odeur du gaz a réveillé mon père (qui était à la maison, à ce moment-là). J'ai failli empoisonner toute la famille. Je ne sais pas quelle a été sa réaction, mais j'ai dû me faire gronder...

Autre coup d'éclat : on avait des machines à laver avec la cuve et le tordeur par-dessus. Je me suis passé le bras dans le tordeur (ça m'est d'ailleurs arrivé à plusieurs reprises, dans ma vie – j'y reviendrai). Heureusement, ma mère a vite réagi, sans dommages pour moi.

Une autre fois, je suis apparemment tombé de la galerie du premier étage, vers l'âge de deux ou trois ans, et je n'ai même pas bronché. J'aurais regardé en haut, sans pleurer, plutôt surpris, et on serait venu me chercher. Quelle force de caractère ! Quel bon derrière ! Je suis tombé souvent par la suite, comme vous le verrez, mais l'important, c'est de finir debout. Un boxeur qui va au plancher à la première ronde peut gagner à la douzième. Avec le temps, on développe une grande force, à se relever. Quel bon *feeling*, un coup debout !

Quand ma mère n'en pouvait plus, elle voulait me donner. Pas me vendre, me donner ! J'étais très dissipé : de nos jours, on me donnerait sans doute du Ritalin. Pour m'endormir, ma mère passait la balayeuse, car le bruit me calmait. Encore aujourd'hui, j'ai besoin de la radio pour m'endormir.

Quand j'ai été un peu plus grand, ma mère m'a surnommé « Mon grand veau ». Ça, je ne l'ai jamais compris. J'ai du mal à décoder ce qu'elle voulait vraiment dire avec ce surnom. Encore aujourd'hui j'en cherche la signification. Peut-être un grand veau qui travaillerait comme un bœuf ?

Comme ma mère travaillait, c'est ma grand-mère qui prenait soin de nous. Elle était ma figure maternelle, tandis que ma mère faisait figure paternelle puisqu'elle gagnait notre vie. Elle a souvent dit qu'on était trop pauvres pour être malades, alors on guérissait tout seuls. Même nos

chiens n'allaient jamais chez le vétérinaire. Dès que l'un d'eux mourait, on le remplaçait par un autre. Nos chiens, toujours des épagneuls, se sont tous appelés Popsy, qu'on prononçait *Popsé*. Quand ma grand-mère Mamou levait l'index, je vous assure qu'elle savait se faire écouter, d'eux et de nous. Comme nos chiens, nous étions bien dressés. L'index de l'autorité renforcé par le respect dû à une grand-mère...



La première école dont je me souviens c'est l'école Louis-Hébert, rue Beaubien. Dans mon souvenir, au-delà de la cour d'école, il n'y avait que des champs de cultivateurs. Pas d'autres maisons. La ville s'arrêtait là. On se déplaçait en autobus « à trolley ».

Nouveau déménagement, rue Iberville, en haut de Saint-Zotique, cette fois. On était voisins d'une petite épicerie (on dirait « dépanneur » aujourd'hui). Ma première bicyclette était rouge. C'était une époque merveilleuse où on achetait des chips David ou Maple Leaf: les commerçants mettaient un sac sur la balance et prenaient les chips dans une grosse boîte de tôle, puis les pesaient. Il n'y avait pas de sacs déjà emballés comme aujourd'hui.

Rue Iberville, mon père n'était pas là souvent. On n'en parlera pas beaucoup parce qu'il est mort, et comme ma grand-mère disait: « Quand on n'a rien de beau à dire, on se tait. » Apparemment, il était voyageur de commerce. Je me souviens d'être parti avec lui et ma mère, faire le tour de la Gaspésie. Sa valise d'échantillons dans le coffre de l'auto,

on arrêtaït dans les villages, où il sortait bretelles, lacets, bottines, etc. C'était mon premier grand voyage et j'avais l'impression qu'on était une vraie famille. Après cela, ça s'est morpionné, à cause de l'alcoolisme de mon père.

Dans mon parcours de jeunesse, je me rappelle avoir été envoyé à l'orphelinat de Saint-Jérôme, chez les Sœurs du Bon-Conseil. J'ai l'image d'une entrée à la porte centrale, de voir en face de nous la chapelle et, à gauche, l'aile des personnes âgées, dont les sœurs nous disaient de ne pas nous inquiéter si elles s'égaraiënt dans l'édifice ou dans la cour de récréation, car ces personnes « retombaient en enfance ». Ce ne sont pas des souvenirs extraordinaires. Je pense à la soupane du matin avec des boules de gruau pas cuit; si on ne mangeait pas tout notre bol, les sœurs versaient notre cocoa dedans et mettaient ça sous la table. Il fallait terminer de le manger avant le dîner. Je me souviens aussi du gros show de la reconstitution de la bataille du Long-Sault avec Dollard des Ormeaux et les Amérindiens, au parc municipal; aussi, à l'aréna, de la reconstitution de la mort de Jésus avec les deux larrons en croix et le Christ accroché sur la croix. Vous connaissez sans doute le récit de Jean-Paul Kingsley, un acteur plus âgé que moi: un jour, on l'a monté sur la croix et il avait oublié d'enlever ses claques. Imaginez Denis Drouin, Gilles Pellerin et Paul Berval, costumés en apôtres et en soldats romains, qui voient les claques de Kingsley! J'en ris encore aujourd'hui.

Ensuite, nouveau déménagement, à Québec cette fois. J'ai souvent habité avec ma grand-mère, remariée avec un alcoolique qui parlait beaucoup, mais qui ne faisait pas grand-chose.

Ma grand-mère était en fait ma mère, parce que celle-ci était à Montréal pour gagner notre vie. De temps en temps, je voyais le deuxième mari de ma grand-mère, mais je ne voyais plus mon père. Je passais les étés avec ma grand-mère et ma sœur José; elle est née le 8 novembre 1946, ce qui fait qu'on a quatre ans de différence. On a toujours été assez proches, ma sœur et moi. Enfants, nous ne nous sommes jamais chicanés.

Je conserve de beaux souvenirs de cette époque, rue Saint-Cyrille. On passait l'été à Saint-Augustin, où ma grand-mère louait une maison. Nous étions voisins d'un fermier très sympathique, monsieur McCarthy, que j'ai revu en personne, beaucoup plus tard, à l'émission de Danielle Ouimet, *Blablaba*. Je n'en revenais pas de le revoir! Je me souviens qu'il s'était fait encorner par un bœuf! J'allais faire remplir chez la famille McCarthy des pintes de lait en verre. Aujourd'hui, ce sont d'immenses fermes qui recueillent le lait, mais à cette époque, il y avait un échafaudage sur le bord du chemin et le fermier montait ses bidons à la hauteur du camion, qui les ramassait. Un beau souvenir de campagne.

C'est alors que j'habitais Québec que j'ai reçu un gros bicycle, un *vrai* bicycle, avec des roues de 26 pouces... sauf que c'était un bicycle de fille parce que je n'étais pas assez grand pour monter sur le siège et passer ma jambe par-dessus la barre des bicycles de gars. J'avais hérité du bicycle de la sœur de ma mère, ma tante Jeannine, qui était célibataire.

Quand ma grand-mère me demandait de l'aider pour les persiennes, il fallait les sortir de la cabane et les laver, c'était lourd, et il fallait les poser aux fenêtres. J'essayais de

marchander: « O.K., ça paie combien? » Elle me répondait: « Fais pas ton petit Juif! » On ne peut plus dire ça aujourd'hui. Ou elle me regardait et me demandait: « Quelle sorte de plan de nègre es-tu en train d'imaginer? » On ne peut plus dire ça aujourd'hui non plus – avec raison!

On était une gang d'enfants à Saint-Augustin. Au village, on allait à la boulangerie-pâtisserie, pour manger – le summum! – des beignes allemands ronds comme une boule avec, sur le dessus, un crémage mauve pâle, et de la confiture à l'intérieur. Mendoza Clermont, le deuxième mari de ma grand-mère, nous y emmenait, c'était le délice total! On ne se possédait plus. La vie était simple, car on nageait dans une rivière de naïveté.

Ma grand-mère était une cuisinière extraordinaire. Dans les chaleurs de l'été, quand ma mère prenait l'autobus jaune orange de la Provincial Transport Montréal-Québec pour nous retrouver, elle nous préparait, au poêle à bois, de fabuleux carrés aux dattes ou aux ananas. Durant leur préparation, c'était « défense de courir » dans la maison ni même sur la galerie, parce qu'apparemment, si le sol tremble, la pâte feuilletée ne lève pas. Il faisait tellement chaud dans la maison à cause du poêle à bois! Je repense à tout ça parce que ce sont des moments simples et de bonheur.

Pour la rentrée scolaire de 1949, ma grand-mère a loué un logement des demoiselles LePire, à Loretteville, situé face à l'Auberge des Trois As. On glissait l'hiver dans la côte des Bastien. Si ma mémoire est bonne, les Bastien possédaient une manufacture de bottes et de mocassins. Pour glisser, on prenait des boîtes de carton écrasées qu'on utilisait comme traîneau.

On allait à la messe à la chapelle des Hurons, où vivra éventuellement Max Gros-Louis. À mon époque, la messe du dimanche ou la messe de minuit, c'était sacré... mais on ne sacrait pas ! Quelqu'un qui sacrait, c'était effrayant ! Il fallait qu'il soit en boisson ou il était vu comme un mal engueulé. J'ai en tête les images de ma grand-mère, dans sa chaise berçante, après le souper, avec son chapelet. Autant le curé devait lire son bréviaire, autant ma grand-mère égrenait son chapelet quotidiennement. C'est un beau souvenir de ma grand-mère, paisible, qui rappelle l'ambiance apaisante d'une chapelle.

J'allais à l'école pas loin, chez les Sœurs. À un moment donné, ma mère se réessaie en couple pour une troisième ou quatrième fois avec mon père. Elle trouve un autre logement à l'autre bout de Loretteville, rue Saint-Joseph, je crois, un deuxième étage. Là, on recommence une vie de famille. Le seul souvenir clair que j'ai de cet appartement ? Un soir, je me fais réveiller par du bruit, je me lève et j'entends ma mère me dire : « Va te coucher, ne regarde pas ça ! » Je regarde quand même. Mon père est à quatre pattes dans la salle de bains, il vomit. Je pense que son dentier y est passé ! Les rats d'égout ont dû avoir un bon fou rire ! « Tiens, le dentier à Maurice ! »

Après ce nouvel échec de la famille nucléaire, on revient à Montréal. On habite au coin sud-est des rues Dorchester (aujourd'hui le boulevard René-Lévesque) et de la Montagne, au-dessus d'une station d'essence White Rose. En face, il y a une grosse laiterie Guaranteed Pure Milk, dont les camions sont jaune-moutarde-passé-date. Je couche dans le salon sur un sofa-lit, avec ma sœur.

Je me souviens que ma grand-mère était descendue voir le garagiste d'en dessous parce qu'à 7 h, le chapelet en famille commençait. On avait un petit radio de plastique qui grichait quand ils se servaient de leurs outils et de leurs drills. On entendait à peine monseigneur Léger. Alors ma grand-mère avait demandé au garagiste si c'était possible de suspendre les bruits entre 7 h et 7 h 15, pendant la diffusion du chapelet. Et le monsieur, gentiment, avait dit oui. Ainsi, on pouvait écouter à genoux, en direct, sans « statistiques », comme disaient les gens dans le temps (au lieu de *statique*), la belle voix de Ferdinand Biondi, qui présentait le chapelet: « CKAC, le poste de la famille canadienne-française, est fier de vous présenter un quart d'heure de paix et de recueillement. » Monseigneur Léger (archevêque de Montréal, puis plus tard cardinal) enchaînait: « Vierge sainte, accordez-nous la force de résister aux ennemis de notre Salut... »

Un jour, ma grand-mère Flore décide que c'en est assez de la misère. Elle était native de Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson; ses parents y possédaient l'hôtel Belmont, qui deviendra plus tard le Bistro à Champlain, réputé pour sa cave à vins. Grâce à cette expérience dans le domaine de l'hébergement, elle entreprend de visiter des grands logements pour accueillir de futurs locataires. Tout à coup, elle nous annonce qu'on déménage au 81, rue Sherbrooke Est, au coin de la rue Coloniale, juste en face des Sœurs du Bon-Pasteur. La rue Sherbrooke, à cette époque-là, c'était pas large comme aujourd'hui: deux voies côte à côte, une vers l'est, et l'autre, vers l'ouest. Le loyer est élevé, mais ma grand-mère veut en faire une maison de chambres. C'est un très grand logement, avec cinq ou six chambres; nous, on se retrouve au fond du

Table des matières

Préface de Dominique Michel	9
Introduction	11
Chapitre 1 Famille et enfance	13
Chapitre 2 Boscoville	37
Chapitre 3 Emplois divers et débuts au théâtre	49
Chapitre 4 June, l'Angleterre et le Kenya	63
Chapitre 5 Retour au Québec	73
Chapitre 6 Télé-Métropole	79
Chapitre 7 Retour dans le métier	85
Chapitre 8 Théâtre à Québec	89
Chapitre 9 Retour à Montréal	93
Chapitre 10 <i>Du tac au tac</i>	103
Chapitre 11 Marie, sobriété et végétarisme	115
Chapitre 12 <i>Bonheur d'occasion</i>	125
Chapitre 13 <i>L'époque Lance et compte</i>	131
Chapitre 14 Les années 2000	143
Chapitre 15 Théâtre d'été	157

Chapitre 16	La pub	207
Chapitre 17	Les Nettoyeurs Michel Forget Ltée.	213
Chapitre 18	Le Recours des sans-abri.	221
Chapitre 19	Mes fils et nos voyages	231
Chapitre 20	Retraite heureuse et paisible.	243
Conclusion	245
Reconnaissance	249